

Document

A Benghazi, en direct de la Libye libre

(lemonde.fr)

18 avril 2011

Benghazi (Libye), envoyée spéciale - Avant la révolution du 17 février, le Centre culturel de Benghazi était dirigé par une femme dont la cruauté est légendaire en Libye. Huda Ben Amer, dite "Huda le Bourreau", s'était fait connaître en 1984 lors de l'exécution publique d'un opposant au régime. Pendant la pendaison du supplicié, elle s'était accrochée à lui pour l'achever, en direct à la télévision.

Mouammar Kadhafi avait jugé cette scène à son goût et couvert d'honneurs la fanatique, nommée deux fois maire de Benghazi. Elle s'est aujourd'hui réfugiée à Tripoli auprès du dictateur, dont elle est très proche.

Sa maison à Benghazi, une imposante bâtisse ocre rouge, a été incendiée. La vengeance est revendiquée à la bombe de peinture, sur la villa calcinée : *"De la part de Sadek Hamed Shuwehdy"*, du nom de l'ingénieur exécuté voilà plus d'un quart de siècle.

C'est dire si le Centre culturel de Benghazi est lourd de symboles. En deux mois à peine, il a connu une incroyable transformation. Une nouvelle chaîne de télévision s'y prépare et deux journaux y ont vu le jour, avec des rédactions dont la moyenne d'âge ne dépasse pas 25 ans. Certes, il traîne encore quelques bureaucrates qui prétendent maîtriser ce flot d'énergie et de liberté. Il faut faire antichambre, à proportion de leur importance supposée.

On file sans attendre, pour voir l'entraînement des apprentis présentateurs du journal télévisé. *"Chabab, please!"* (*"Les jeunes, s'il vous plaît!"*), crie Ahmed Ben Khayal, le rédacteur en chef, pour obtenir le silence. Une fille voilée et un garçon cravaté lancent leur "JT", sans hésiter. Le volume, le débit, tout est professionnel et le modèle, Al-Jazira, la chaîne d'information qatarie, transparent.

La caméra se tourne vers l'"envoyé spécial" à Misrata, ville martyre assiégée par les forces du colonel Kadhafi. Il parle plus d'une minute, sans papier, sans accroc. Le "prof" montre ses yeux avec deux doigts pour dire *"Regarde l'objectif !"* A la fin, tout le monde applaudit. L'ambiance est gaie, concentrée, dynamique.

QUATRE DÉCENNIES SOUS L'ÉTOUFFOIR

Il faut mesurer ce que la scène a d'extraordinaire pour ses acteurs, après quatre décennies sous l'étau. *"Il fallait traiter les sujets distribués par l'agence d'information et lire tel quel ce qu'on nous dictait. Personne ne disait ce qu'il pensait"*, témoigne Ahmed Ben Khayal, 47 ans, devenu journaliste sur le tard. Depuis cinquante jours, il travaille avec ces jeunes sans discontinuer – *"même le vendredi"*, précise-t-il, jour férié pour la prière.

Dans un coin, Galia Jumaa Bocakook, 18 ans, récite silencieusement son bulletin météo, les yeux rivés sur son texte. La lycéenne passe l'équivalent du bac cette année, mais évidemment, il n'y a plus cours. Son père est ingénieur dans le pétrole, sa mère professeur de maths, deux de ses frères sont au front. Celui qui est en cinquième année de médecine travaille avec les ambulanciers. Le troisième est prisonnier à Abou Salim, la terrible prison du colonel Kadhafi, depuis un an. Parti faire un pèlerinage dans un pays du Golfe, il a été arrêté là-bas, puis extradé.

C'est son tour, elle est prête. Devant une carte murale de la Libye où figurent des symboles de bombes et la situation du front, elle dit sa météo avec conviction et gravité. Ses gestes sont précis, aisés – même si elle s'emmêle un peu avec le fil de son micro-cravate. Habillée à la dernière mode, elle est ravissante sous son voile clair, et très applaudie. Son mentor lève le pouce, avec un sourire de fierté.

Il y avait fort à faire, car la centaine de candidats, garçons et filles, qui se sont présentés pour passer des essais, n'avaient jamais – sauf exception – fait de télévision, de radio, ou de journalisme tout court. Une vingtaine d'entre eux ont été sélectionnés. Si tout va bien, la télévision Libya Horaa ("Libye libre") sera lancée jeudi 21 avril, en commençant par un créneau quotidien d'une heure sur une chaîne satellitaire qatarie.

Son directeur, Mahmoud Shammam, un ancien journaliste et militant des droits de l'homme, vit pour le moment au Qatar. Il est membre de l'"équipe de crise" – sorte d'exécutif ou de gouvernement qui ne veut pas dire son nom – du Conseil national transitoire (CNT) de la révolution.

Son poste équivaut à celui de ministre des médias et de l'information. Les jeunes se sont déjà plaints à lui d'une tentative de tutelle du CNT. *"Il nous a garanti que c'était hors de question"*, assure Zuhair Albarasi, ami proche de Mohamed Nabous, un jeune homme assassiné le 19 mars. C'est lui qui avait lancé la chaîne de télévision sur Internet.

Pour atteindre le futur studio d'enregistrement, il faut passer par une terrasse où veille un garde armé, comme à l'entrée où les mitraillettes sont légion. On pénètre alors dans un chantier lumineux, aux allures de loft. Partout des jeunes gens lisent, écrivent, discutent.

TRAVAILLER SANS INTERNET

A l'étage, sur une grande loggia, les deux hebdomadaires créés après le 17 février. L'un s'appelle Sawt, "La Voix". Mohamed Shembesh, 22 ans, explique : *"Notre gros problème est qu'il n'y avait pas d'Internet. Alors nous avons ouvert une grande boîte aux lettres devant le palais de justice et nous avons demandé aux gens d'y déposer leur texte."* Le premier jour, le 19 mars, il y avait plus de cent contributions et même de l'argent.

C'est en partie avec ces "cahiers de doléances" à la mode libyenne que le contenu du journal a été élaboré. Les locaux sont gratuits mais Idris Abidia et son copain mettent les points sur les "i". *"Notre accord avec le CNT c'est qu'il s'agit d'une presse libre, pour les jeunes, pas financée par eux et indépendante."*

De l'autre côté de la loggia, le *Berenice Post*, du nom antique de la ville, affiche un design dernier cri. L'équipe est en train de tourner un clip pour faire la promotion du journal bilingue, arabe-anglais. Les moyens viennent d'une banque privée dont le logo est discrètement affiché sur la "une". Farah Gtat, étudiante en deuxième année d'anglais, précise : *"Ils ne nous ont pas demandé de le faire, on a pris nous-mêmes l'initiative."* Les enfants de la bonne bourgeoisie de Benghazi sont là, la plupart des filles montrent leurs cheveux. Ils sont tous bilingues.

L'ambiance est tout autre à l'*Intefathat Al-Ahrar* ("La révolte des hommes libres"), situé dans une ancienne école d'anglais qui abrite plusieurs associations. Le premier numéro a été distribué gratuitement, le second coûte 0,50 dinar, comme les autres hebdomadaires. *"Personne n'est vraiment spécialisé dans la presse. On est tous des étudiants bénévoles venus pour la cause"*, raconte Oussama, 24 ans. Intefathat est tiré à 3 000 exemplaires environ et est distribué par les jeunes eux-mêmes, comme les deux autres journaux.

Huit garçons et quatre filles sont assis autour de la table rectangulaire. *"On sort, on fait du reportage, on voit ce qu'il se passe, on écrit l'histoire de la révolution"*, dit l'un. A leurs yeux, la France *"a toujours soutenu la liberté et les droits humains, contre les dictatures"*. La raison la plus forte qui les a poussés à faire ce journal : *"La privation de liberté."*

Dans le prochain numéro, dont la sortie était prévue lundi 18 avril, Wahil a écrit un article pour expliquer que le mouvement terroriste Al-Qaïda n'est pas présent en Libye – ce n'est qu'un épouvantail agité par le colonel Kadhafi pour faire peur aux Occidentaux et rester en place.

Maetiga a fait un papier sur le dessinateur Kais, assassiné lui aussi pendant la révolution. Oussama a raconté le 7 avril 1976, jour funeste où cinq étudiants ont été pendus par Kadhafi à l'université. Malik fait l'exégèse d'un verset du Coran selon lequel *"Chaque tyran a une fin"*, exemples à l'appui.

Ils ont tous entre 18 ans et 27 ans, la gravité attachée au drame qu'ils vivent et la légèreté de leur jeunesse. *"La Libye a perdu quarante-deux ans avec ce taré, mais pas la culture ni l'envie de bien faire"*, dit Ahmed.

Oussama ajoute : *"Il y a des gens qui sont en train de risquer leur vie. C'est le moins que l'on puisse faire pour cette révolution. Notre arme ce sont les mots."* Salut confraternel, respect.